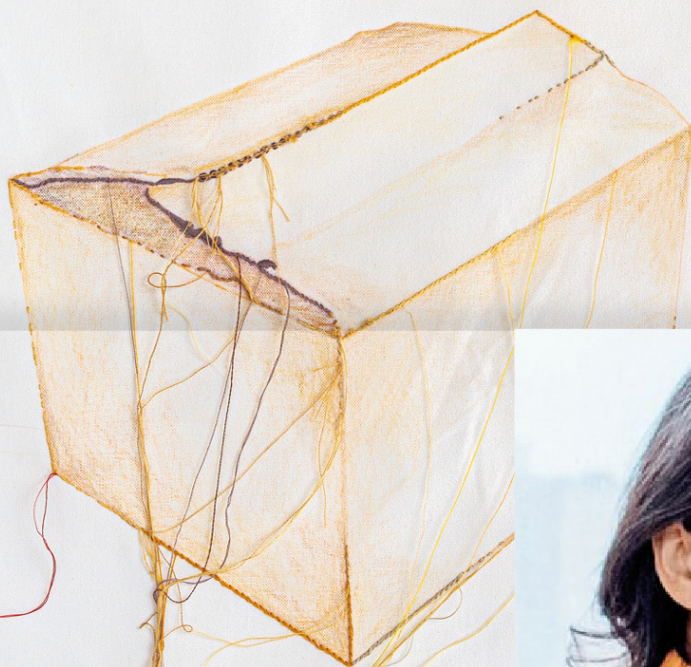


em

KIM THÚY



LIANA LEVI



Émissions radio et télé

TV5 Monde, le 15 mars : <https://www.youtube.com/watch?v=rITmnKN0K1M>

Télématin, le 23 mars : <https://www.france.tv/france-2/telematin/2321525-emission-du-mardi-23-mars-2021.html>

Entretien Babelio, le 25 mars :

<https://www.youtube.com/watch?v=HdWO261bqa4&list=PL5x35nQ1aXL8E90UeuPpaLbUVOoSeMB4w&t=3s>

Podcast « Vues d'ailleurs » pour le Festival du Livre de Bron :

<https://www.sondekla.com/user/event/11673>

Rencontre avec le Centre Culturel Canadien animée par Sophie Joubert, le 15 avril :

https://youtu.be/lzUUo7d_v8A

France Inter « Le Journal de 13h » par Frédéric Barreyre, le 17 avril :

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-13h-du-week-end/le-journal-de-13h-du-week-end-17-avril-2021>



8

CHRONIQUES

► LE FEUILLETON

Camille Laurens a lu
« Em », de Kim Thuy,
écrivaine sans colère

Chroniques



LE FEUILLETON

CAMILLE LAURENS

L'endroit et l'envers

UNE ŒUVRE INÉDITE DE L'ARTISTE CANADIEN LOUIS BOUDREAULT figure en couverture du nouveau roman de Kim Thuy, *Em*, paru en 2020 au Québec et publié en France, comme les précédents, par les éditions Liana Levi. Il ne s'agit pas d'une simple illustration mais d'un travail en commun, l'artiste ayant réalisé son dessin, selon le souhait de l'écrivaine, après la lecture de son texte. L'œuvre brodée représente un carton d'où sortent des fils qui s'emmêlent et s'effilochent dans différentes directions. Elle renvoie à l'une des images les plus fortes du roman, elle-même inspirée, ainsi que l'a confié Kim Thuy, d'une célèbre photographie réalisée à Saïgon en 1973 par le reporter Chick Harrity. On y voit un bébé recroquevillé dans un carton posé sur un trottoir et, à ses côtés, un jeune garçon endormi qui lui tient la main.

EM,
de Kim Thuy,
Liana Levi, 160 p., 15 €,
numérique 12 €.

Au cœur du roman vivent, survivent ou meurent ainsi quelques-uns des milliers d'orphelins abandonnés dans les rues, « *enfants aux cheveux pâles ou crépus, aux yeux ronds et aux cils longs, à la peau foncée ou avec des taches de rousseur* », nés au Vietnam de pères français ou américains. Ces orphelins métis, Tam, Louis, Em Hong et d'autres, sont allaités ou élevés par des mères de fortune « *au hasard des circonstances et des senti-*

ments. L'un adopte l'autre en saisissant la main tendue pour se relever d'une chute. On devient tante, nièce, cousin en partageant un point d'eau, un coin de ruelle, un pied de mur ». Le titre du roman célèbre cette « *famille éphémère* » : le mot « *em* », en vietnamien, désigne en effet un lien de tendresse et d'affection envers un être plus jeune ou plus faible, mais l'écrivaine francophone souligne aussi l'homonymie avec l'impératif « *aime* ». Son roman, exempt de toute rancœur, est placé entièrement sous cette injonction inscrite en ouverture : « *Aime. Aimez. Aimez.* »

De fait, Kim Thuy ne sombre jamais ni dans la colère ni dans le désespoir pour raconter l'horreur qu'a connue son pays natal. « *Les Américains parlent de "guerre du Vietnam", les Vietnamiens, de "guerre américaine". Dans cette différence se trouve peut-être la cause de la guerre* », note-t-elle posément. Elle en est pourtant l'une des victimes puisque, née en 1968, elle l'a vécue de l'intérieur et a fait partie des boat-people qui ont émigré dans les années suivant la chute de Saïgon en avril 1975. Son premier roman, *Ru* (Liana Levi, 2010), succès international traduit en plus de vingt-cinq langues, racontait déjà en partie son histoire et celle d'un conflit encore peu présent dans la littérature, dont certains aspects sont restés longtemps tabous.

Pour écrire *Em*, elle a fait des recherches



en amont et en aval de sa propre existence dans *« ce petit pays en forme de S »*. Elle a récolté des témoignages, mené des heures de conversation, visionné des reportages et des photos, mais elle souligne non sans lyrisme le fait que la réalité reste impossible à restituer dans sa totalité tragique, littéralement inimaginable. *« Si votre cœur se serre à la lecture de ces histoires de folie prévisible, d'amour inattendu ou d'héroïsme ordinaire, sachez que la vérité entière aurait très probablement provoqué chez vous soit un arrêt respiratoire, soit de l'euphorie. »* Est-ce pour discipliner nos émotions et les siennes que son roman est construit comme une épure ? En brefs chapitres, par petites touches, des récits concis ou des informations nettes et chiffrées composent une histoire qu'on pourrait croire d'abord décousue mais dont tous les fils finissent par se rassembler.

La trame romanesque ainsi tissée alterne de saisissants effets de loupe – sur un geste, un bol cassé, l'explication d'un mot –, des ellipses temporelles parfois frustrantes mais rattrapées plus loin qui nous transportent d'un personnage à un autre en nous attachant à chacun. Maître et ouvrière tombés amoureux l'un de l'autre, GI tordu par les cauchemars de sa propre barbarie, jeune prostituée aimée par un soldat ennemi, femme violée puis tuée alors qu'elle reboutonne sa blouse, son bébé dans les bras, pilote d'hélicoptère arrachant une jeune fille à un monceau de cadavres, nourrice faisant boire à une orpheline un jus d'herbes appelé *rau-mà* pour que celle-ci entende au quotidien le mot *« mà »*, qui veut dire maman, tous montrent *« l'endroit et l'envers de l'humain »*.

Le roman commence en Indochine française, avant 1954, quand les colons exploient les coolies dans les plantations d'hévéa destinées à récolter l'*« or blanc »*. Puis ses scènes les plus bouleversantes rappellent le massacre de My Lai en 1968, où les Américains commirent

les pires atrocités sur la population civile ; l'épandage systématique de l'agent orange, cette arme chimique dont souffrent encore les générations suivantes, victimes de cancers et de malformations ; enfin l'opération américaine *« Babyliift »*, en avril 1975, par laquelle furent évacués des milliers d'orphelins adoptés ensuite un peu partout, que l'écrivaine retrouve dans les salons de manucure du monde entier. Sans psychologie, tour à tour sobre et lyrique, Kim Thuy raconte le bruit et la fureur tout en privilégiant l'espoir et l'amour, certaine que *« le bien se faufile et trouve une place jusque dans les fissures du mal »*. ■

Kim Thuy ne sombre
jamais ni dans
la colère ni dans
le désespoir pour
raconter l'horreur
qu'a connue son pays
natal, le Vietnam



STEFANIA INFANTE



Livres&idées

littérature

Dans un roman bouleversant, Kim Thuy tisse le destin mouvementé des enfants vietnamiens, nés de soldats américains.

La renaissance des orphelins de guerre

Em
de Kim Thuy
Liana Levi, 160 p., 15 €

« **L**a guerre, encore. » Ces premiers mots, on ne sait si Kim Thuy, romancière québécoise, rescapée en 1978 des boat people vietnamiens, les écrit en soupirant d'y être de nouveau confrontée, ou s'ils sonnent comme le rappel du martyre de son peuple. Oui, « la guerre, encore » pour en garder la mémoire, en sentir les répliques au fil des générations.

Kim Thuy avertit. Dans ses pages, les lecteurs trouveront « un certain ordre dans les émotions et un désordre inévitable dans les sentiments ». Elle n'a pas renoncé à la douceur habituelle de son style, chapitres courts et phrases légères, pour décrire l'horreur. Le massacre de My Lai, les ravages du napalm, l'immolation d'un bonze, en pleine rue, le décollage en catastrophe du dernier hélicoptère, le 30 avril 1975, avec sa grappe

humaine, du toit de l'ambassade américaine à Saigon, pour fuir les troupes communistes...

L'horreur. « La guerre américaine » dans ce pays d'abord colonisé par les Français, où tombaient comme des mouches les coolies indiens, chinois et vietnamiens pour exploiter « l'or blanc » des hévéas, le caoutchouc indispensable aux pays riches. Alexandre est le propriétaire désabusé d'une plantation. Mai, chargée de le ruiner et de le tuer, en tombe amoureuse (superbes pages, sobres, conformes à la promesse de Kim Thuy). De leur union naît Tâm, ballottée par les vents violents d'une histoire que dévaste l'armée américaine, et recueillie par une nourrice. Un matin, les hélicoptères fondent sur le village de My Lay où elle a grandi. « Ce jour-là, rappelle Kim Thuy, il y avait plusieurs options : être brûlé vif, enterré vivant ou abattu par balle. » Tâm sera « happée » par un pilote qui, du ciel, l'a repérée. Plus tard, ils s'aimeront. Tâm échouera comme « danseuse » dans l'une des

boîtes de nuit sordides destinées aux occupants, croisera Louis, un gamin des rues qui a ramassé un nourrisson abandonné dans un parc de Saigon.

Baptisée em Hồng, cette petite fille de quelques mois sera blotée dans un couffin en carton de « l'opération Babylift », pont aérien pour rapatrier les orphelins, nés de soldats américains. En deux pages à broyer le cœur, Kim Thuy raconte la tragédie du premier avion, chargé d'enfants attachés les uns aux autres, qui explose en plein vol. Le lendemain, un autre appareil emporte les survivants loin de cette terre de la damnation. Même Hugh Hefner, le fondateur de *Playboy*, apporte son concours et prête des « bunnys » pour cette exfiltration. C'est dans le ciel qu'em Hồng sera rebaptisée Emma-Jade, puis adoptée, élevée dans le sud des États-Unis par un couple qui efface toute trace de ses origines.

Son style



*tient du fusain,
de l'aquarelle
et de la sanguine.*

Avec la même grâce qui unit tous ses livres depuis *Rû* en 2010, Kim Thuy tisse le destin mouvementé de ses personnages, ballet de rencontres, croisements, bifurcations. Pour suivre ces enfants, nés des guerres, dont les existences se jouent à pile ou face, son style tient du fusain, de l'aquarelle et de la sanguine. Roman de résiliences enlacées, de mains tendues qui arrachent au malheur, de regards qui aimantent, de bras qui enveloppent ces errants.

Avec ses livres, fins comme de la poudre d'or, Kim Thuy rassemble l'histoire bouleversante de son peuple éparpillé à la surface d'une mappemonde de fortune. Même mal parti, dit-elle, chacun s'agrippe à sa part de lumière. Rescapés et survivants apprennent alors que l'on peut mourir de beauté.

Jean-Claude Raspiengeas



LIVRES/

Cambodge, Vietnam, la traversée de la guerre Jeanne Truong et Kim Thuy sur les tragédies de leurs pays

Par ARNAUD VAULERIN

L'apocalypse semblait prendre fin. Un peuple de rescapés et de survivants s'extirpait des cabanes de la mort et du cauchemar cambodgien. En fuite vers la Thaïlande et ce qui devait être la survie. En route vers une improbable sortie des ténèbres. Quand d'autres tentaient d'esquiver les déchirures vietnamiennes. Deux livres, deux récits forts écrits par deux «*enfants de la tragédie*», habités par la folie de la guerre, agencés par le «*désordre inévitable des sentiments*» et traversés par l'errance et l'anéantissement viennent sonder les «*fissures du mal*».

Dans ce monde de survivants et d'ombres, voilà Narang. Il a 6 ans. Nous sommes en 1978, la troisième et la pire des quatre années de l'enfer khmer rouge au Cambodge. Le pays manquait de tout, était affamé, verrouillé, écrasé. Les purges et les règlements de compte fauchaient des centaines de milliers de vies, abattaient «*bien plus de têtes encore*». Depuis avril 1975, le Cambodge, devenu la «*petite unité du communisme rural international*», effectuait en «*py-*

jama noir» son «*grand bond en arrière*», écrit Jeanne Truong dans *Ceux qui sont restés là-bas*, roman de l'effondrement et du manque éternel vu par les yeux d'un enfant. Née au Cambodge en 1973, l'autrice s'est grandement inspirée de l'histoire de ses deux tantes, survivantes d'un camp à Battambang, dans l'ouest cambodgien, libéré par les forces vietnamiennes qui avaient fini par envahir le Royaume pour chasser les troupes de Pol Pot.

Narang est lui aussi un enfant des camps et du désarroi. Il est devenu muet après la disparition de son père et de sa sœur, «*emmenés*» par les «*chiens noirs*». Il est resté avec sa mère. Lui est muré dans son silence, la «*mémoire effacée*». Elle, figée dans le souvenir, «*n'a jamais quitté ce pays d'avant leur mort*», dit Narang au sujet de sa mère. «*Elle agissait comme un spectre renvoyé de l'enfer à la vie.*» C'est ce duo de la douleur et de l'indicible, «*soudés à jamais par ce deuxième holocauste*», qui s'empare de ce roman chavirant. Dès l'ouverture des camps, en compagnie d'autres humains zombies, ils s'échappent vers l'exil, vers la forêt, à

la fois refuge et tombeau. Sous la pluie ou un soleil zénithal, dans la boue et les crevasses, au milieu des combats et des mines, ils sont la proie des passeurs, des «*charognards*», des Khmers rouges. Cette errance labyrinthique est d'une noirceur sans fonds. «*A ce moment-là, je ne croyais ni en la vie, ni en la mort. Vivre, mourir, ça n'existait pas*», raconte Narang qui s'interroge depuis son désert de paroles: «*Pourquoi étais-je né?*»

Racket. «*La poisse de nos corps nous mettait dans un état de confusion totale. Nous n'étions plus des hommes. Nous étions quelque chose en décomposition, quelque chose de putride, de purulent. [...] Nous avions acquis la certitude que nous devions disparaître comme de simples déjections.*» Et pourtant la vie s'immisce et résiste quand la mère de Narang donne le sein à un nouveau-né de l'exil. Malgré l'effondrement et la déchéance, le racket et les menaces, Narang et sa mère passent la frontière avec la honte d'avoir survécu. *Ceux qui sont restés là-bas* célèbre sans l'écrire le retour à une vie, la force de



l'être humain, des jeux d'enfants-adultes, des retrouvailles. Mais Narang, qui a pris l'habitude de «geler ses émotions», vit «étrangement en attente», dans un état «d'inquiétante normalité» au milieu des âmes errantes. «Nous savions que la mort reviendrait nous chercher», fait dire Jeanne Truong à cet enfant qui a grandi trop vite.

Loin de s'en tenir à la description infernale de l'enfermement khmer rouge, l'autrice raconte la queue de comète de cette histoire fratricide. Elle convie la tante de Narang, souriante et solaire, parce qu'elle «n'a plus une larme à offrir». Et revient sur un épisode largement méconnu : les massacres des réfugiés cambodgiens après la chute du régime de Pol Pot en janvier 1979. Alors débordés par l'afflux massif de réfugiés, abandonnés par le reste du monde, les Thaïlandais ont organisé des retours en bus vers le Cambodge, dans la région des monts Dangrek, près de Preah Vihear. Il s'agissait de convois de la mort dans cette région escarpée et sauvage. Ceux qui refusaient de passer la frontière, ceux qui survivaient aux mines, étaient exécutés comme l'avait raconté *Libération* en 1979. Jeanne Truong s'immerge au milieu d'une végétation dense et moite, dans la stridulation des grillons et la torpeur tropicale où rôdent les vautours et les nuages de mouches. «On ne pouvait plus rien distinguer d'humain dans le charnier», écrit-elle.

Son roman est né il y a sept ans quand sa tante s'est confiée à elle. «Il m'a fallu du temps pour écrire, lever mes doutes et mes peurs», explique l'autrice, en France depuis le début des années 80. Je me suis souvenue du film *la Déchirure que nous avons vu en famille à sa sortie en 1984. Les événements étaient racontés, mais il manquait l'essentiel : la souffrance réelle, cette expérience des camps. Je ne voulais pas écrire un livre pour refaire la Déchirure.*»

Jeanne Truong s'attarde sous les étoiles, dans la nature et dans des pages, malgré quelques longueurs, qui em-

pruntent au conte, à l'expérience initiatique. «*La forêt était incomparablement plus sûre que la folie qui sévissait au-dehors.*» Narang accepte la «*succession du bien et du mal comme seul point d'ancrage dans la vie.*»

Hévéas. C'est la feuille de route qu'a choisie Kim Thuy avec *Em*. Son récit kaléidoscopique jongle avec les époques, les douleurs et les joies vietnamiennes. Résidente au Canada, elle s'empare d'une «*vérité morcelée, incomplète et inachevée*» qui démarre avec la colonisation et la production d'hévéas en Indochine pour arriver dans les échoppes de manucure d'une planète globalisée où les boat people ont essaimé, avec le «*rire facile des orphelins qui ont tout à gagner*». Entretemps, la fureur de la guerre a ravagé ce long pays dessiné en S, bradé «*l'amour et ses absurdités*», chamboulé des vies rattrapées par la violence et l'innocence.

Em, qui en vietnamien désigne un petit frère, une petite sœur ou la bien-aimée comme il convoque son homonyme «aime», tresse des bribes d'existence et les fils de la mémoire. Kim Thuy croque en une multitude de scènes et avec un minimum de mots «*l'envers et l'endroit de l'humain*» : un pilote d'hélicoptère, la jeune Tam perdue à Saïgon, l'enfant métissé Louis, Pamela, l'enseignante d'anglais et des «*poussières de vie*» sauvées depuis Saïgon par l'opération américaine Babylift. Sans jamais livrer de vérité, ni «*travestir le fragile équilibre qui nous garde aimants. Vivants*». Et sans oublier. ♦

JEANNE TRUONG
CEUX QUI SONT RESTÉS LÀ-BAS
Gallimard, 264 pp., 20 €
(ebook : 14,99 €).

KIM THUY EM
Liana Levi, 160 pp., 15 €
(ebook : 11,99 €).



Réfugiés fuyant les combats
près de Phnom Penh (Cambodge),
lors du conflit contre les Khmers
Rouges le 25 juillet 1973.

PHOTO SOU VICHITH. GAMMA-RAPHO



Kim Thúy tisse les récits emmêlés de la guerre du Vietnam

L'autrice québécoise d'origine vietnamienne affronte pour la première fois le conflit en s'intéressant aux orphelins métis. À l'aide de témoignages, elle restitue dans son quatrième roman la complexité d'une histoire morcelée.

EM
Kim Thúy
Liana Levi, 160 pages, 15 euros

Pour illustrer la couverture de *Em*, Kim Thúy a choisi une œuvre en broderie de l'artiste québécois Louis Boudreault représentant un carton d'où sortent des fils jaunes et rouges qui s'emmêlent et divergent comme de fragiles cours d'eau. La guerre au Vietnam, qui a duré une trentaine d'années en comptant la guerre d'Indochine, a de multiples ramifications qui s'étendent à l'infini, dans le temps et dans l'espace, sur plusieurs générations et plusieurs continents. C'est cette histoire en morceaux, dont on n'a pas fini de mettre au jour les conséquences, qu'affronte pour la première fois Kim Thúy dans un livre dense comme un long poème.

« Je vais vous raconter la vérité, ou du moins des histoires vraies, mais seulement partiellement, incomplètement, à peu de chose près. Car il m'est impossible de vous restituer les nuances du bleu du ciel au moment où le marine Rob relisait une lettre de son amante tandis que, dans le même temps, le rebelle Vinh écrivait la sienne pendant un instant de répit, de faux calme », prévient Kim Thúy dans un premier chapitre adressé au lecteur.

Violent et lumineux

Née à Saigon en 1968, elle a quitté le Vietnam à l'âge de 10 ans avec les boat people et s'est installée au Canada après avoir transité par un camp de réfugiés en Malaisie. Elle s'est inspirée de son histoire pour écrire *Ru*, best-seller traduit en vingt-cinq langues, puis a creusé les thématiques de l'exil, du déracinement et du retour au pays dans les livres suivants, *Man* et *Vi*. Plus violent mais tout aussi lumineux, *Em* retrace le destin d'une poignée de personnages liés par l'amour, les deuils, les secrets et les filiations complexes.

À l'origine de cet écheveau de vies, il y a la rencontre, à l'époque de la colonisation française, entre Alexandre et Mai, un planteur d'hévéa



En vietnamien, « em » désigne le petit frère ou la petite sœur dans une famille. Mondadori/Bridgeman images/Leemage

et une combattante de l'armée vietnamienne chargée de saboter la récolte de latex. De leur amour interdit naît Tăm, enfant « de deux ennemis », une petite fille élevée par sa nourrice après la mort de ses parents. Devenue une deuxième fois orpheline après le massacre perpétré par l'armée américaine dans le village de My Lai, où s'est réfugiée la nourrice, Tăm travaille dans un bar à gogo de Saigon,

où elle accouche d'une fille qui lui est enlevée à la naissance. C'est ce bébé, abandonné sous un banc dans un carton de nouilles instantanées, que trouvera Louis, un autre orphelin, né d'une mère vietnamienne et d'un soldat noir américain. S'il est impossible de dénombrer les enfants métis nés pendant

cette guerre, on sait que certains ont été évacués par l'armée américaine lors de l'opération « Babylift », en avril 1975, et emmenés aux États-Unis, au Canada, en France et en Australie. Hugh Hefner, le fondateur de *Playboy*, a même affrété un avion pour convoyer certains enfants de la Californie vers leurs familles adoptives.

À hauteur d'enfant

L'histoire de la guerre du Vietnam, que les Vietnamiens nomment la « guerre américaine », a été essentiellement écrite par les Américains, qui ont récemment ouvert leurs archives, révélant par exemple des conversations téléphoniques d'un cynisme absolu entre les présidents américains et leurs conseillers militaires. Puisant dans un solide matériau documentaire et les témoignages de celles et ceux, aujourd'hui très âgés, qui ont vécu la guerre côté vietnamien,

Kim Thúy alterne des réflexions sur l'Histoire et des trajectoires individuelles qu'elle observe à la loupe. À hauteur d'enfant, elle raconte l'immolation par le feu d'un bonze à Saigon du point de vue du petit garçon qui fait les poches des personnes présentes ce jour-là. Au plus près des émotions, des sensations, elle se souvient de sa rencontre avec une Vietnamiennne qui a porté ses enfants à travers la jungle en les attachant à des arbres pour le poids du corps d'un nourrisson aux os brisés pesant comme un sac de billes entre les mains d'un secouriste américain.

Avec ces lambeaux de mémoire ravaudés, ces rêves avortés, ces destins de familles séparées, Kim Thúy livre un texte bien plus vaste que la centaine de pages qui le composent, un déchirant requiem pour toutes les vies que cette guerre a brisées. ●

SOPHIE JOUBERT

« Je vais vous raconter la vérité, ou du moins des histoires vraies, mais seulement partiellement... »

KIM THÚY



ELLE LIVRES



Kim Thúy

La vie et rien d'autre

KIM THÚY CONTE LA GUERRE QUI A DÉCHIRÉ SON PAYS, LE VIETNAM, AU TRAVERS DE FRAGMENTS DE DESTINÉES ET D'HUMANITÉ ARRACHÉS AU DÉSASTRE. ÉPOUSTOUFLANT.

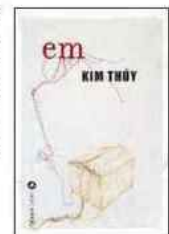
PAR OLIVIA DE LAMBERTERIE

« Em » est un livre bref et délicat sur cette vaste tragédie

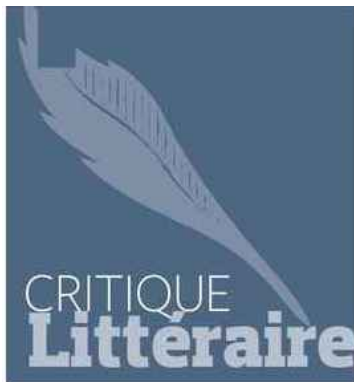
que les Américains appellent « guerre du Vietnam » et les Vietnamiens « guerre américaine ». Née en 1968 à Saigon en plein conflit, Kim Thúy a fui le régime communiste à l'âge de 10 ans, sur un radeau, parmi les boat people ; elle a bâti son identité et son œuvre au Québec, où elle est une superstar des lettres. Sans doute ce parcours d'exilée, conjugué à son désir acharné de célébrer la vie, guident-ils sa volonté de dire une vérité fractionnée et nuancée, de ne pas opposer un camp à l'autre. Au contraire, « Em » est un grand roman sur ce qui relie les hommes, fussent-ils des adversaires. Et qui mieux que des enfants métis pour incarner ce lien ? Tâm est née de l'amour surgi entre un colon et l'une de ses coolies. La jeune Mai avait été envoyée pour infiltrer la plantation d'hévéas d'Alexandre, un coup de foudre en décida autrement. Lorsque ses parents furent assassinés, la petite Tâm fut sauvée par sa gouvernante. La mort frappe alors à chaque coin du pays. Quelques années plus tard, Tâm est à My Lai lors du massacre de ce village, et ne doit sa survie qu'à la main tendue d'un soldat américain qui, par la porte ouverte de son hélicoptère, l'extrait d'un ravin plein de cadavres. « Le pilote a donné une chance à la vie. »

Dans la foulée de Tâm, Kim Thúy conte les enfants abandonnés dans les rues de Saigon, bébés aux cheveux pâles incongrus, aux taches de rousseur inconnues sous ces cieus, nés de liaisons entre des Vietnamiennes et des Américains. La solidarité règne. Ainsi, le petit Louis, Robin des bois des orphelins, installe un bébé trouvé sous un banc dans un carton de nouilles instantanées pour le choyer, le nourrir, le sauver. Em est la manière de dire l'affection dans la langue vietnamienne. Em Louis aime em Hong... Mais que deviendront ces enfants ? On les suivra jusqu'en Amérique, jusque dans des salons de manucure... tenus par d'anciens boat people. L'histoire est vaste mais la romancière la traite en de courts chapitres, miniatures tout en sensibilité, arrêts sur personnages, débuisquant la grâce dans l'insoutenable. ■

« EM », de Kim Thúy (Liana Levi, 155 p.).



MARTIN GIRARD / PRESSE



Saïgon mon amour

KIM THUY L'extraordinaire destin des enfants métis nés pendant la guerre du Vietnam.

ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

« **D**ANS toute zone de conflit, le bien se faufile et trouve une place jusque dans les fissures du mal. » Dans le Sud Vietnam, à la fin des années 1950, Alexandre dirige une plantation d'hévéas où travaillent 6 000 coolies. La concurrence du caoutchouc synthétique, la menace d'être égorgé dans son sommeil par le Viêt-cong, les pluies d'agents chimiques épanchées par l'armée américaine sur les forêts où se cachent les rebelles : le Français est à bout. Il se défoule sur ses jeunes employées - le droit de cuissage est de tous les temps. L'une d'elles, Mai, a reçu pour mission de s'infiltrer dans la plantation afin de saboter la récolte, et elle ne rêve que de venger son peuple en tuant son patron. Mais le jour où il la traîne dans sa chambre, lui, plein de rage, elle, de haine, un coup de foudre les terrasse et les désarme. Une fille naîtra de leur amour, Tâm. Celle-ci survivra à l'incendie de la plantation et à l'assassinat de ses parents grâce à sa nourrice, qui l'emmènera dans son village natal, My Lai. Un village de sinistre mémoire où, dix ans plus tard, des soldats américains massacreront plu-

sieurs centaines de civils, hommes, femmes, enfants, nourrissons. Tâm sera sauvée in extremis par un pilote d'hélicoptère.

En préambule de son nouveau roman, Kim Thuy, née en 1968 à Saïgon dans une famille lettrée qui a fui le Vietnam et s'est installée au Québec, écrit qu'elle va nous raconter des histoires vraies, avec leur lot inimaginable d'horreurs mais aussi de bravoure et d'amour. Des histoires aussi vraies que possible, précise-t-elle, car peut-on restituer exactement la couleur du ciel au moment où un jeune marin américain lisait une lettre de son amante tandis qu'en même temps un rebelle vietnamien écrivait à la sienne ?

Sensibilité contenue

Avec un art de miniaturiste et de coloriste remarquable, un ton frémissant de dignité et de sensibilité contenue, à travers une soixantaine de chapitres qui font rarement plus de deux pages et parfois quelques lignes, l'auteur reconstitue la destinée de Tâm, qui s'achèvera des années après aux États-Unis. En même temps, elle suit les rebondissements de la vie de Louis, bébé à la peau noire déposé sur un trottoir de Saïgon, élevé par des mendiants, avant de devenir un petit Robin des Bois du peuple des

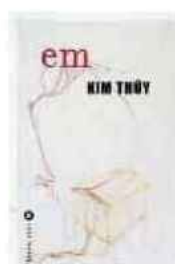
rués. C'est lui qui trouva par terre em Hông, nourrisson fille à la peau claire, dont il prit soin avant qu'elle ne soit recueillie dans l'orphelinat créé par la Canadienne Naomi, comme des centaines d'autres bébés semés par des soldats américains dans le ventre des Vietnamiennes - des enfants qui seront évacués en avril 1975, lors de l'opération Babylift, pour être adoptés aux États-Unis.

Entre deux scènes décrites à hauteur d'homme, Kim Thuy détourne la caméra de ses personnages, prend du champ ou focalise sur un aspect de leur vie qui rejoint la grande histoire, la culture des hévéas, l'évacuation de Saïgon, le développement de l'industrie du vernis à ongles à laquelle les Vietnamiennes prirent une part majeure et qui génère aujourd'hui 10 milliards de dollars par an, ou les effets secondaires à long terme des armes chimiques sur les descendants des boat people. En retraçant les « lignes de vie » de personnages funambules et sans attache, Tâm, Louis, em Hông, qui finiront par se croiser et s'entrelacer, Kim Thuy brosse un portrait déchirant de cette belle terre écorchée vive qu'est le Vietnam et de ses enfants dispersés sur la surface du globe. ■



EM

De Kim Thuy,
Liana Levi,
156 p., 15€.



EM
ROMAN
KIM THÚY

TT

Sur la couverture d'*Em*, une boîte en carton entrouverte laisse échapper des filaments de couleurs, des «*fil sans attaches qui dessinent la ligne de vie des abandonnés*», précise Kim Thúy. Le dessin est signé Louis Boudreault, peintre québécois qu'elle a choisi pour illustrer les moments minuscules qu'elle égrène dans ce livre dense et bouleversant. Kim Thúy, née à Saïgon en 1968, a fui le régime communiste sur un radeau quand elle avait 10 ans. La petite boat people, ballottée d'un camp de réfugiés à un autre, a raconté son destin dans *Ru* (2010), puis dans *Vi*

(2016). Elle a décrit les nuits sans sommeil, la peur, puis l'exil au Québec, où elle a reticoté sa vie avec ce qu'il lui restait de famille. «*La guerre, encore. Dans toute zone de conflit, le bien se faufile et trouve une place jusque dans les fissures du mal*», écrit-elle au début de ce nouveau roman, qu'elle fragmente en une multitude d'histoires.

Comment envisager les destins d'enfants métis, mi-vietnamiens mi-américains, aux curieuses taches de rousseur ? Comment décrire le sauvetage de Tâm, arrachée à un charnier par un soldat américain ? Et d'où sort cette passion entre Mai, l'ennemie infiltrée, et

Alexandre, le planteur d'hévéas ? Kim Thúy parle d'amour et de solidarité inattendue. Sa narratrice ne construit pas une saga, elle glisse un indice, un parfum, un sourire plein de retenue. C'est au lecteur d'imaginer les détails de ces aventures souvent insoutenables et parfois tendres comme la peau de ce bébé qui dort en dépit du bruit des avions et des tirs de roquettes. Est-il mort ? Le militaire qui le soulève pour l'emporter loin du Vietnam ne le sait pas encore ; il se croit sauveur, il n'oubliera jamais le poids de l'enfant étranger dans ses bras. — **Christine Ferniot**

Éd. Liana Levi, 150 p., 15 €.

Livres



Em

Par **Kim Thúy**
éditions Liana Levi, 15 €.
Sortie le 11 mars

En vietnamien, *em* — homonyme d'« aime » — sert à dire sa tendresse pour l'autre. Dans ce roman, c'est aussi le surnom donné à une nouveau-née abandonnée dans un carton dans un square de Saigon. Louis, orphelin métis dont le père était soldat américain, prendra soin d'elle jusqu'à ce qu'ils soient séparés lors de l'opération « Babylift » — durant laquelle des milliers d'enfants de GI's sont envoyés aux États-Unis pour l'adoption en 1975 — avant de se retrouver des années plus tard... Un épisode peu connu de la guerre du Vietnam parmi tant d'autres que l'autrice canadienne égrène dans cet ouvrage aussi dur qu'émouvant, succession de petites histoires racontant le quotidien du conflit.

Pour ceux qui... souhaitent découvrir une autre vision de la guerre du Vietnam (aussi appelée « guerre américaine » selon le point de vue, souligne la romancière).



3 QUESTIONS À... KIM THÚY

Quel a été le point de départ de ce roman ?

L'idée vient d'une photo que j'ai vue d'une petite fille qui dormait dans une boîte en carton à côté d'un garçon couché à même le sol et qui lui tenait la main. J'ai pu retracer l'histoire de la petite fille, qui a été adoptée par une famille aux États-Unis, mais je me demandais qui était le petit garçon et où il était aujourd'hui. J'ai écrit ce livre pour lui donner un destin.

Quel était votre objectif ? Donner à voir le point de vue vietnamien sur cette guerre ?

En faisant mes recherches, je suis tombée sur des archives américaines auxquelles nous commençons seulement à avoir accès. J'ai appris par exemple que les Américains ont décidé de continuer cette guerre à 10 % pour soutenir la démocratie, 10 % pour soutenir le Vietnam du Sud et 80 % pour éviter l'humiliation. Moi-même, je ne connaissais que le point de vue américain, ou français, mais il y avait très peu d'archives au Vietnam. Aujourd'hui, grâce au temps, des témoins de l'autre côté osent enfin parler. J'ai l'impression qu'on va perdre des pages de cette histoire parce que cette génération commence à mourir. Des millions de personnes ont été touchées par cette guerre qui aura duré vingt ans : je n'aurais jamais assez d'une vie pour écrire là-dessus.

Pourquoi était-il important pour vous de porter un message d'amour ?

Je crois que la beauté se révèle encore plus dans la laideur. Comme la célèbre photo de la petite fille au napalm, qui a provoqué un changement dans la façon de voir cette guerre...



IDEES & DEBATS

art&culture

Lettres d'après-guerre

Adrien Gombeaud
@AdrienGombeaud

Voilà dix ans que Kim Thúy publie des romans différents. Née au Vietnam à la fin des années 1960, elle est de ceux que l'on appelait autrefois les « boat people », un mot puissant que notre époque a troqué contre le plus banal « réfugié ». Désormais canadienne, elle tresse en français des récits brefs et ciselés, aux titres vietnamiens. Après « Ru » (2009) et « Mãn » (2013), « Em » évoque encore l'abandon, l'exil et les brûlures du XX^e siècle. Plusieurs personnages se croisent au gré de chapitres et d'histoires qui s'étalent sur des décennies. Il y a le planteur français qui saigne les hévéas. Maï qui aurait dû le tuer et qui l'a finalement aimé. Leur fille Tâm abandonnée aux remous de la guerre, puis soulevée de terre par un hélicoptère américain. Il y a Em Hong, ramassée dans un parc de Saigon qui deviendra Emma-Jade dans le sud des Etats-Unis.

Souvenirs floutés

Dans les dernières pages, Kim Thúy évoque l'œuvre de Louis Boudreault qui orne la couverture de « Em ». De fins fils rouges qui s'échappent d'une boîte en carton, comme autant de destins mêlés. L'auteure croit encore à la force du livre, objet total et non simple support d'impression d'un texte. Ainsi, toutes les pages ne sont pas numé-

ROMAN
Em
de Kim Thúy.
Liana Levi, 160 pages,
15 euros.

tées et Kim Thúy jongle avec deux typographies. « Em » se déroule comme une partition scandée de blancs. De silences. De respirations. Texte ultra-travaillé, il ressemble à un carnet qui, pareil à ses personnages, serait, lui aussi, un rescapé du passé. Sen échappent des souvenirs floutés : un bonze immolé, des grappes humaines accrochées aux derniers hélicoptères américains.

Plus oubliée, l'opération « babylift », ces groupes d'enfants évacués par convoi aérien, et l'instant terrifiant où le premier avion explose au décollage. Des débris de la carlingue, Kim Thúy tirera deux phrases déchirantes : « *Ses yeux voyaient un bébé endormi à la peau intact, mais ses doigts avaient la sensation de tenir un sac de billes. Cette contradiction a provoqué une déflagration dans sa tête et fait éclater son cœur en mille miettes, comme les os du bébé.* »

Soudain, nous enjambons un demi-siècle. L'auteure décrit la mondialisation, des paysages d'aéroports, le flux des passagers solitaires entre deux fuseaux horaires. Autres vols, autres départs. Les orphelins vietnamiens ouvriront des salons de manucure ou deviendront anesthésiste en Californie. Sur les cendres d'hier, se construit l'espoir du lendemain. Les guerres laissent aussi des enfants. Et des livres, écrits comme autant de cicatrices. ■

Kim Thúy

Devoir de mémoire

La Québécoise, native de Saïgon, revient sur un traumatisme non dit de la guerre américaine au Vietnam. *Em* est peut-être son plus beau livre.

Qui connaît Kim Thúy sait que la concision de ses titres et de ses livres est inversement proportionnelle à leur charge émotionnelle. Qui n'a encore jamais lu celle qui fut Grand Prix RTL-Lire en 2010 pour *Ru* la découvrira, et ne l'oubliera plus. L'écrivaine informe, en préambule, sur les acceptions plurielles du terme « em », ce mot venu d'une langue que l'on parlait dans le Vietnam natal de l'auteure, quitté en pleine guerre, avec la première vague de *boat people*. Elle avait 10 ans lorsqu'elle arriva au Québec, où elle vit toujours. « *Les Américains parlent de "guerre du Vietnam", les Vietnamiens, de "guerre américaine". Dans cette différence se trouve peut-être la cause de cette guerre* », écrit-elle au beau milieu du livre. *Em* écrit la guerre autant qu'il la crie, et c'est bien là une dimension de cette catégorie née avec le *xx^e* siècle et ses horreurs : la littérature dite de guerre.

LES OUBLIÉS DE LA TRAGÉDIE

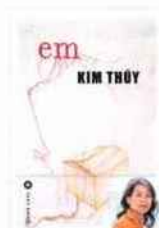
Le roman est court, constitué de chapitres et de digressions qui le sont tout autant. Après quelques informations sur le caoutchouc et sur la façon dont le colon français en Indochine le fit exploiter par des ouvriers versant sang et sueur pour cet « or blanc », on entre dans le vif du récit par le biais d'un propriétaire et d'une ouvrière, espionne infiltrée. *Em* raconte par la suite les histoires de ces enfants qui, nés d'un colon et d'une Indochinoise ou, plus tard, d'un GI américain et d'une Vietnamiennne, sont restés des orphelins oubliés. Certains, ramenés aux États-Unis et au Canada grâce à l'opération Babylift décidée par le président Gerald Ford en 1975, ont eu un destin funeste. Reliant ces vies entre elles pour les



besoins de son histoire, l'auteure transcende la tragédie de la guerre.

Em est né de témoignages de rescapés réunis par Kim Thúy. Dans un ton mi-documentaire mi-fiction, l'ouvrage éclaire une cicatrice non dite : les bilans de la guerre n'ont jamais comptabilisé ces orphelins, pas plus que les « veuves, les rêves avortés, les cœurs brisés ». *Em* donne une chair et un verbe à ces amours qui existent même en pleine guerre, et ne s'inscrivent pas « dans les calculs, les stratégies, les équations et surtout les combats ». C'est fulgurant et dévorant.

Hubert Artus



★★★★★
EM
KIM THÚY
160 P., LIANA LEVI, 15 €

ÉVA NIEPCE / ALBIN MICHEL - MARTIN GIRARD / LIANA LEVI



LA CROIX L'HEBDO

RACHEL KEKE ET SYLVIE KIMISSA
La victoire des femmes de chambre de l'hôtel Ibis

LA CROIX L'HEBDO

NOTRE SÉRIE D'ÉTÉ Méditer avec ses cinq sens

Le tour du monde en 80 livres

Notre sélection pour l'été

Rencontrer / Explorer / S'inspirer / Ralentir

bayard

N° 91 | Semaine du 16 juillet 2021 | CPPAP 1024C94053 | ISSN 2680-4581 / F: 3,80 €

M 01762 - 91S - F: 3,80 €



Le tour du monde en 80 livres

80 livres pour faire le tour du monde,
aller à la rencontre de nouveaux destins,
de nouveaux parfums, de nouvelles idées.
80 ouvrages, du roman à la bande dessinée,
de l'essai à la poésie, sélectionnés
par toute la rédaction pour vous faire voyager
tout l'été, où que vous soyez.

Un dossier coordonné par Sabine Audrerie et Stéphane Bataillon.

*Avec : Antoine d'Abundo, Loup Besmond de Senneville, Louis Borel, Fanny Cheyron,
Aziliz Clauquin, Stéphane Dreyfus, Sophie Delvert, Sabine Gignoux, Guillaume Goubert,
Christophe Henning, Stéphanie Janicot, Cécile Jaurès, Natacha Kotlarevsky,
Fabienne Lemahieu, Dorian Malovic, Elodie Maurot, Marianne Meunier, Laurence Péan,
Mélinée Le Priol, Jean-Claude Raspiengeas, Corinne Renou-Nativel, Emmanuel Romer,
Céline Rouden, David Roure et Fabien Vernois*

Illustrations : Clod

POURQUOI NOUS L'AVONS FAIT ?

Nous avons manqué d'air. Les journées sur écran se succédant, nous avons besoin de partir. Sous le soleil. Alors, ne sachant pas très bien au moment de la conception de ce dossier où nous en serions collectivement, nous avons décidé de vous proposer, quoi qu'il en coûte, un grand voyage en littérature. Un véritable tour du monde des mots. Pour concevoir son itinéraire et préparer la liste de ses bagages, toute la rédaction s'est penchée sur les pépites et les coups de cœur littéraires proposés depuis l'été dernier, que ce soit dans le quotidien, sur le site ou dans *L'Hebdo*. Nous en avons ajouté quelques-uns, les avons regroupés, résumés, organisés afin de vous offrir une sorte de *carta mundi* la plus riche et la plus séduisante possible. Des thèmes forts ou plus légers, de l'essai aux récits, de la poésie aux romans noirs, sans oublier les livres pour la jeunesse, nous avons essayé de constituer une sorte de bibliothèque non pas idéale, mais amoureuse. Amoureuse de l'ailleurs, amoureuse de l'autre, cet étrange étranger jamais si loin de nous. Pour embrasser ensemble notre monde commun et partir, à chaque page, vers l'ailleurs. Belles lectures, et bon voyage.



JAPON

La jeunesse de Yoshio, de Yoshiharu Tsuge

Manga. Dans les années 1970, Yoshiharu Tsuge crée un genre nouveau, le *watakushi manga*, « la bande dessinée du moi » mêlant critique sociale et peinture des mœurs. Dans ses histoires, il s'attache à dépeindre des destins humbles dans un Japon encore majoritairement rural, où une nature luxuriante fait contraste avec des conditions de vie difficiles. Les sept histoires courtes, proposées ici pour la première fois en français, sont comme autant de pièces en un acte, laissant souvent les fins en suspens, laissant le destin des personnages à notre imaginaire. Du grand manga.

Traduit du japonais par Léopold Dahan. Cornélius, 244 p., 25,50 €

Le Mineur, de Natsume Soseki

Roman. Un homme issu de la bourgeoisie tokyoïte se retrouve embarqué dans un périple vers une mine de cuivre, censée lui offrir un idéal et une nouvelle condition. Dans cette *Divine Comédie* initiatique à la japonaise, Soseki interroge et met en abîme par une écriture à strates notre puissance de vivre.

Traduit du japonais par Hélène Morita. Cambourakis, 336 p., 11 €

Les Enfants des Otori, de Lian Hearn

Jeunesse. Fils d'un guerrier qui a trahi son clan, Arai Sunaomi a tout perdu. Reclus dans un monastère isolé avec son jeune frère malade, l'adolescent partage le quotidien austère des moines jusqu'au jour où il se découvre de curieux pouvoirs. Sombres complots, vengeance, mélange d'aventure et de surnaturel... La Britannique Lian Hearn reprend les ingrédients qui ont fait le succès international de la saga *Le Clan des Otori*, dans cette nouvelle épopée au cœur du Japon féodal.

Traduit de l'anglais par Philippe Giraudon. Gallimard jeunesse, 400 p., 18,50 €. À partir de 13 ans

TIBET

Les caves du Potala, de Dai Sijie

Roman. Bstan Pa fut le peintre officiel du dalaï-lama. Mais en 1968, il est prisonnier des gardes rouges dans les caves du Potala. Alors que les envahisseurs piétinent les œuvres et toute une civilisation, le vieux maître dans sa geôle se remémore les grandes heures de Lhassa. D'un style sobre et concret, Dai Sijie restitue un monde perdu. L'émotion retenue laisse place à la force d'un combat de la mémoire et de la beauté.

Gallimard, 188 p., 18 €

CORÉE

Sang chaud, de Kim Un-Su Polar.

Les appétits s'aiguisent à Busan, et ils sont nombreux, quand Père Sohn, le caïd du port, songe à se retirer des affaires. S'ensuit une gigantesque partie de go où les pions s'animent pour un jeu inédit d'alliances et de trahisons. Dans un tourbillon de violence, les multiples personnages s'entrechoquent, s'aiment et se tuent au gré de leurs rencontres et de leurs intérêts. Un thriller coup de maître à la sauce coréenne.

Traduit du coréen par Kyungran Choi et Lise Charrin. Matin calme, 470 p., 22 €

NÉPAL

Kilomètre Zéro. Le chemin du bonheur, de Maud Ankaoua

Roman. Maëlle ne vit que pour son travail. Toute sa vie est chamboulée lorsque sa meilleure amie lui annonce qu'elle a un cancer et lui demande de partir au Népal pour la sauver. Elle va alors entamer une aventure aux antipodes de son style de vie. Au fil de rencontres et d'expériences surprenantes, elle prend conscience des failles de son existence et entrevoit une voie plus profonde vers le bonheur. Un voyage initiatique et spirituel.

J'ai Lu, 384 p., 7,60 €



INDE

Les Princes de Sambalpur, d'Abir Mukherjee

Polar. Ancien de Scotland Yard, le capitaine Sam Wyndham se retrouve à Calcutta où le prince d'un petit royaume insoumis est assassiné sous ses yeux. Il forme un duo attachant avec le sergent Sat Banerjee, brahmane bengali diplômé de Harrow, Indien de caste supérieure à qui l'on refuse l'entrée dans les clubs anglais à cause de sa couleur de peau. Ils vont conjurer leurs talents pour traquer l'assassin dans un monde anglo-indien complexe.

Traduit de l'anglais par Fanchita Gonzalez Battie. Liana Levi, 368 p., 20 €

Toutes ces vies jamais vécues, d'Anuradha Roy

Roman. En 1937, Gayatri quitte l'Inde pour Bali afin de retrouver sa liberté et de se consacrer à la peinture, laissant derrière elle un enfant de 9 ans à des questions qui habiteront sa vie entière. Dans ce roman de l'amour fou d'un fils pour celle qui l'a trahi, de sa vie brisée avant d'avoir été vécue, la romancière et éditrice indienne, née à Calcutta en 1967, déploie un talent infini pour évoquer ce deuil impossible et brosser le portrait d'une femme qui chérissait la liberté plus que tout.

Traduit de l'anglais (Inde) par Myriam Bellehgue. Actes Sud, 328 p., 22,50 €

VIETNAM

Em, de Kim Thuy

Roman. Kim Thuy tisse le destin mouvementé des enfants vietnamiens nés de soldats américains. Pour suivre ces chérubins dont les existences se jouent à pile ou face, son style tient du fusain, de l'aquarelle et de la sanguine. Avec ses livres, fins comme de la poudre d'or, l'autrice rassemble depuis *Ru* (2010) l'histoire bouleversante de son peuple éparpillé sur une mappemonde de fortune. Même mal parti, chacun s'agrippe à sa part de lumière. Rescapés et survivants apprennent alors que l'on peut mourir de beauté.

Liana Levi, 160 p., 15 €

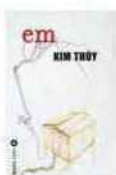
Un bref instant de splendeur, d'Ocean Vuong

Roman. Un fils s'adresse à sa mère dans une lettre à la tendresse inouïe, marquée de souffrance, celle du quotidien des exilés qui ont fui le Vietnam en 1975. Tout comme Ocean Vuong, Little Dog, le narrateur, est arrivé aux États-Unis à l'âge de 2 ans. Petit-fils d'un soldat américain et d'une paysanne vietnamienne, la quête insatiable de son identité brouillée irrigue ce récit. L'écriture laisse miroiter les joies éphémères et les brûlures de l'enfance.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marguerite Capelle. Gallimard, 304 p., 22 €



Rescapés du Vietnam




Roman. En vietnamien, deux lettres accolées désignent avec tendresse celle ou celui que l'on souhaite protéger: « em ». Parmi les trajectoires de vie qui constituent son nouveau

livre, l'autrice Kim Thuy, née à Saïgon en 1968 en pleine guerre, a puisé ce « em » dans une histoire vraie. Celle d'un nouveau-né, une petite fille abandonnée qu'un enfant métis prend sous son aile, la protégeant dans un carton. En 1975, ils seront évacués, avec d'autres orphelins de guerre et enfants nés de pères GI's, dans le cadre de l'opération Babylift. Il y a chez cette écrivaine, révélée par le succès de l'autobiographique *Ru* et aujourd'hui installée au Québec, quelque chose d'une bouleversante pureté. **P. V.**

« Em », de Kim Thuy, Liana Levi, 160 p., 15 €.

ROMAN



em
★★★
KIM THÚY
Liana Levi
156 p., 15 €
ebook 11,99 €

Une broderie de sang, de larmes et de vie

Avec force et délicatesse, Kim Thúy tisse dans « em » des fils vietnamiens fragiles et forts, imbibés de sang, de larme et du bonheur de la vie retrouvée.



Kim Thúy, la délicate. © MARTIN GIRARD.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

De *Ru* à *em*, via *Mãn* et *Vĩ*, Kim Thúy présente des voix. Des voix vietnamiennes qui émergent en elles. « Je suis tout simplement la messagère qui met ça sur papier », nous disait l'écrivaine vietnamienne en 2016, à la sortie de *Vĩ*. Mais elle le fait avec une délicatesse et une force formidables.

A 10 ans, Kim, née en pleine guerre du Vietnam, s'embarque comme des centaines de milliers de ses compatriotes. C'est une *boat people*. Elle se retrouvera au Canada. Elle en est heureuse, mais elle garde la nostalgie du Vietnam, une nostalgie heureuse, qu'elle traduit dans ses livres. Kim s'intéresse aux gens, au quotidien, aux particules, aux gestes qui détruisent ou réparent le monde. Elle rend les petites choses précieuses et présentes.

Son roman est court, séparé en chapitres brefs, écrit dans un style simple, sans grandes phrases sans grandiloquence. Et pourtant, cela touche à l'essentiel. A ce qu'est la vie, tout simplement. Son livre est fait d'histoires, de destins, de fils emmêlés qu'elle tente de démêler, d'éclaircir. L'autrice essaie de tisser le tout dans un ensemble cohérent, mais la vie n'est pas cohérente, alors, comme elle l'écrit, « les fils se sont échappés pour rester sans ancrage, permanents et libres ». Et ces histoires en sont d'ailleurs plus vraies, plus pures, plus touchantes.

Les fils relient une suite de personnages. Alexandre et Mai, le patron et la *coolie*, qui s'aiment et qui engendrent une fille, Tăm. Qui, sans doute engrossée par un GI, doit abandonner em Hóng à sa naissance. Cette fillette (*em* signifie la petite sœur) est recueillie par le jeune Louis, un métis noir de peau, puis par Naomi, une Canadienne qui tient un orphelinat à Saigon. Louis et Tăm fuient Saigon lors de la prise de la ville par le Nord, et em Hóng est adoptée et devient Emma-Jade. Plus tard, Tăm vit à Guam avec Isaac. Louis et Emma-Jade parcourent le monde et se retrouvent dans des aéroports. Les fils sont ténus. Mais ils accrochent Louis et Emma-Jade dans une histoire d'amour comme ils ont lié Alexandre et Mai au début de l'histoire.

Il y a eux. Et il y a le Vietnam. Les hévées transplantés par les Français pour produire du caoutchouc. Les *coolies* abrutis de travail. Le massacre de My Lai, dont Tăm sort indemne physiquement, enlevée dans les airs par un dragon qui a pris la forme d'un hélicoptère. La prostitution. L'indifférence, le sang, les larmes. D'autres dragons qui emportent Louis et Tăm au sommet des buildings lors de la prise de Saigon. Et aussi l'amour, le bol de riz, la solidarité, la manucure, le bol de *pho*, les gestes gracieux. Ce roman emporte par la force de sa vision et la beauté de ses mots.

Comment la romancière Kim Thuy dépeint la guerre à travers les yeux d'une femme

🕒 20h21 , le 24 mars 2021

Par Karen Lajon 

Kim Thuy, écrivaine québécoise d'origine vietnamienne, décrit, dans son dernier livre intitulé *Em*, la guerre à travers les yeux d'une femme.



La romancière Kim Thuy en 2013. (Sipa)

Partager sur :



Peu de romancières racontent la guerre. Kim Thuy s'est emparée de celle qu'elle a connue, subie avant d'embarquer sur un bateau, loin de son Vietnam natal. Par petites touches, elle nous offre un livre, court, presque alangui, et nous parle de femmes et d'hommes pris dans une tourmente fulgurante et dévorante. Le titre est mystérieux. *Em*. Que faut-il comprendre? Kim Thuy s'en explique dans une petite introduction. "em désigne en premier lieu le petit dernier dans une famille, la femme dans un couple. Mais j'aime à croire que le mot em est l'homonyme du berbe "aimer" en français, à l'impératif."

C'est d'autant plus surprenant que selon Kim elle-même, ce livre a été écrit sous le coup de la colère. "J'étais fâchée contre moi, j'avais cru ce grand récit de la guerre et je m'étais trompée." Kim Thuy est une rêveuse agitée, lorsqu'elle parle, son visage s'anime avec force, elle vit ce qu'elle dit. Et elle transforme ce qu'elle a vécu. Il y a une légèreté presque radieuse dans l'énoncé de ces propos que l'on pourrait se méprendre. Kim serait-elle sortie de cette guerre du Vietnam totalement indemne. Trop simple. "On construit son présent avec son passé et il faut avancer. Mais tout disparaît, les gens qui ont connu cette période disparaissent. Comment allons-nous transmettre notre histoire."

L'histoire d'une photo

ACTUALITÉ DES MARQUES ▾



Mobilier de France

Changez de mobilier en économisant jusqu'à 2000€*
Vos vieux meubles n'ont jamais eu autant de valeur ! Profitez de Reprises jusqu'à 2 000€* chez Mobilier de France.

En savoir plus

Inspired by  envibes

Il y a eu Alexandre, le Français, planteur de caoutchouc. La guerre, il l'a tenue loin de ses six milles coolies en haillon. Mais quand "les épandages d'agent orange sur les forêts avoisinantes ont empoisonné le quart de sa plantation et que son contremaître a été égorgé dans son sommeil par un commando de la résistance communiste, il a hurlé." Il a croisé Mai. Il est en colère et elle le hait pour ce qu'il représente.

«J'ai introduit l'amour parce que je ne connaissais rien à la guerre, j'avais peur d'affronter ce sujet de manière frontale»

Sa mission à elle est de l'espionner, de le chasser ou de le tuer, mais pas de l'aimer. Ce qu'elle fera pourtant, aura un enfant : Tâm. Le contexte de cette guerre est ainsi mis en scène par l'auteur qui surfe sur deux personnages que tout oppose, occupant et occupé, et qui répondront à l'injonction non dite de l'écrivaine : "em", aimez-vous. Ce qu'ils ont fait. Et ils ont eu Tâm. "Au départ, j'ai introduit l'amour parce que je ne connaissais rien à la guerre, j'avais peur d'affronter ce sujet de manière frontale. Je voulais juste raconter l'histoire d'une photo qui montre une petite fille posée dans une boîte en carton et un petit garçon qui dort à côté. C'est une vraie photo. Je voulais donner une vie au garçon."

Le hasard des rencontres l'éloignera a de ce projet initial. En faisant des recherches, Kim Tuy rencontre Heidi, la fille de Naomi. "Finalement, j'ai laissé tomber cette histoire d'amour fantasmée et je suis passée très vite à la guerre. " En réalité, oui et non. Parce que ce thème se perçoit à travers les personnages qui tourbillonnent au gré de secousses de l'Histoire. Il n'y a pas de cadavres éventrés, de scènes de viol insupportables, de soldats défoncé par l'héroïne, ce serait ne rien comprendre à l'auteur. "La beauté, c'est le meilleur moyen de raconter l'horreur. La beauté d'une photo prise en temps de guerre accroche toujours notre oeil. C'est ce que j'ai fait, je me suis reculée pour voir où était la lumière."

«La beauté, c'est le meilleur moyen de raconter l'horreur»

Tâm est élevée par la nourrice. Elle veille. Un jour, elle veut revenir à My Lai voir son propre fils. May Lai n'est évidemment pas choisi au hasard. Ce fut le Grand Massacre, le crime de guerre américain où des femmes, des enfants et des hommes sont tués et leurs corps mutilés. Tâm est poussée dans le ravin. Elle ne voit pas sa nourrice mourir, tout comme elle n'a pas vu ses parents décéder. Das les pages qui suivent, la guerre s'infilte dans les mots de Kim Thuy, choisis avec un soin quasi chirurgical. Ils flottent sur la ligne de front, à l'arrière, reviennent hanter les morts et les vivants. Le soldat américain qui a tué la nourrice a donné la chance à une autre vie, celle de Tâm. Il l'a extraite "des cadavres baignés de lumière" et est monté vers le ciel à bord de son hélicoptère. Tâm est placée dans un orphelinat à Saïgon, fondé par Naomi une Américaine. Elle revoit le pilote, plus tard, leurs regards se croisent, s'aiment, se perdent.

Un autre couple se forme. Il s'agit de Louis et Emma-Jade. Louis, le bébé sans nom et aux mères multiples. Emma-Jade a fait partie de l'opération Babylift organisée par le président américain Gerald Ford. Plus de trois mille enfants de parents américano-vietnamiens sont ainsi "sauvés". em Hông est devenu Emma-Jade. Elle a été adoptée par le sulfureux Hugh Hufner, patron de Playboy et sa femme Annabelle. Elle n'a plus de passé et un avenir que le couple lui construit. Entre-temps, Tâm a épousé Isaac et adopté Louis sur le sol de Guam. Il y a bien longtemps, elle avait eu em-Hông...

La poésie du roman de Kim Thuy transcende le visage de la guerre

La guerre de Kim Thuy est celle de la bonté, de la bienveillance. Elle a écrit quatre livres sur ce conflit. Elle y est retournée en 1995. Le Canada a été désigné comme arbitre dans les Accords de Genève. Kim a trouvé refuge au Quebec (elle n'aime pas ce mot, de même qu'elle ne se considère pas en exil), elle fait partie de la délégation, elle parle Vietnamien mais cela lui servira peu. "Je viens du Sud et là on m'envoyait au Nord où je ne comprenais même pas la langue. On parlait en Français, les Vietnamiens citaient Baudelaire et les Quebecois pour lesquel je travaillais, répondaient avec la langue de Molière."

Les mots se bousculent, Kim explique qu'elle fut incapable de prendre des notes. "Les murs avaient des oreilles, au sens propre du terme parce que des fonctionnaires entraient dans le bureau sans même se cacher et ouvraient les tiroirs, regardaient nos téléphones, nos mails, on entendait le magnéto qui enregistrtrait nos conversations." Lorsqu'elle a dix ans, les communistes réquisitionnent leur maison et y vivent pendant trois ans. Les méthodes n'ont guère changé.

En 2025, le 30 avril sera un mercredi. Comme en 1975. Ce sera le cinquantième anniversaire de la "Guerre au Vietnam" mais appelé là-bas "la guerre américaine". Et on se souviendra peut-être que "tous les Vietnamiens partout où ils vivent sont les descendants d'une histoire d'amour entre une femme de la race immortelle des fées et un homme du sang du dragon". La poésie du roman de Kim Thuy transcende le visage de la guerre comme peu ont su le faire jusqu'ici.

***Em* de Kim Thuy, Editions Liana Levi, 160 pages, 15 Euros.**



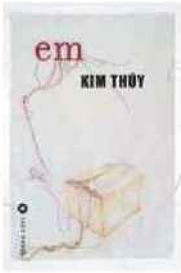
LIVRES



D'AMOUR ET DE GUERRE

Voici un livre devant lequel le cœur s'arrête. Dans son quatrième roman, *Em*, l'écrivaine québécoise Kim Thuy, née à Saïgon, s'empare de la guerre du Vietnam telle qu'on ne la raconte jamais, c'est-à-dire à travers l'expérience des Vietnamiens. Une galerie de personnages s'y croisent : Tam, petite fille née d'une histoire d'amour-haine entre Mai, ouvrière pauvre, et Alexandre, le colon qui la maltraite. Tam survit au massacre de My Lai, l'un des épisodes les plus choquants du conflit. Il y a aussi Louis, qui découvre un jour un bébé endormi à côté de lui dans la rue. Il décide de le baptiser « Em » (« petite sœur »), mais la petite lui est bientôt arrachée par les Américains sous prétexte de la mettre en sécurité. C'est l'opération Babylift, qui vise à redorer l'image des États-Unis tout en séparant les familles. Toutes ces histoires sont vraies. Kim Thuy ne fait que les tisser entre elles, avec une délicatesse si raffinée que l'on peut y observer l'amour se faufilant « *jusque dans les fissures de l'horreur* ». Un roman à lire d'urgence, comme une lumière dans la nuit. ● **Lauren Malka**

Em, de Kim Thuy. Éd. Liana Levi, 160 pages, 15 euros.



© MARTIN GIBAUD - DR X 3



Biba**buzz**bonnes feuilles



bravo!

L'AUTRICE QUI DÉCULPABILISE

Virginie Noar

C'est l'histoire d'une femme quittée pendant sa grossesse. Seule avec deux enfants, elle raconte la perte de son identité de femme en ne devenant plus qu'un corps : nourricier, épuisé, meurtri. Ses jours et ses nuits ne lui appartiennent plus. Ce récit brise le tabou de la maternité esclave, pourtant non exempté d'amour. A.D.
« La Nuit infinie des mères », éd. François Bourin, 19 €.

LE PITCH QUI DONNE ENVIE

Confrontée très jeune à la dépression de sa mère, Francie s'inquiète de sa propension à voir s'incarner des images dans la réalité, comme ce papillon dessiné sur un abat-jour qui s'envole...

La jeune femme se confronte à ses souvenirs pour se réparer. L'autrice de « La Singulière Tristesse du gâteau au citron » nous embarque dans un univers presque parallèle, avec tendresse. S.L.
« Un papillon, un scarabée, une rose », Aimee Bender, L'Olivier, 22,50 €.



95,2 milliards d'euros, c'est la somme astronomique qu'économiserait la France si les hommes se comportaient comme les femmes! C'est ce que démontre brillamment Lucile Peytavin, dans un essai aussi passionnant qu'implacable. S.L.

« Le Coût de la virilité », Anne Carrière Essai, 17 €.



L'EXTRAIT QU'ON PRÉFÈRE

« J'avouais tout à Rose, Martial était formel, il y avait quelqu'un là-dedans, et ce quelqu'un, à moins que je n'abrite une sorte de larve, ou de ver géant, ce devait être un enfant. »

Dans ce premier roman fantaisiste, l'auteur s'amuse à imaginer un couple dans lequel c'est l'homme qui tombe « enceint ». Et interroge notre rapport à la virilité, au corps. S.L.
« Le Premier Homme du monde », Raphaël Alix, Les Avrils, 17 €.



LE POLAR QU'ON NE LÂCHE PAS

« La Beauté du vice »

L'inspecteur F., chargé de la sécurité des casinos à Las Vegas, traque depuis des années les arnaqueurs professionnels, quand il est confronté à son tour à la tentation de tricher... Ce thriller diabolique nous balade (et nous malmène) à travers tout le Nevada dans l'univers du jeu... Poisseux à souhait. S.L.
Marc de Suzzoni, LBS Noir, 15 €.

L'HISTOIRE QU'ON (RE)DÉCOUVRE

La guerre du Vietnam

Dans ce roman virtuose, l'autrice raconte autant l'opération Babylift, au cours de laquelle des milliers d'orphelins de Saïgon ont été évacués en 1975, que les plantations de caoutchouc de l'Indochine française ou la diaspora vietnamienne à travers le monde. Un pan d'histoire balayé de façon intime et bouleversante. S.L.
« em », Kim Thúy, Liana Levi, 15 €.





ESPRIT WEEK-END

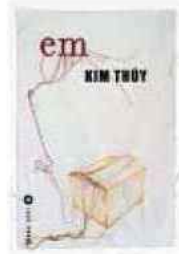
À LIRE

«*Em*» de Kim Thúy

Liana Levi, 160 p. 15 €.

Voilà dix ans que Kim Thúy publie des romans différents. Née au Vietnam à la fin des années 1960, elle est de ceux que l'on appelait autrefois les « boat people ».

Désormais canadienne, elle tresse en français des récits brefs et ciselés aux titres vietnamiens. Après *Ru* (2009) et *Mãn* (2013), *Em* offre une évocation puissante du destin d'enfants métis et orphelins des guerres du Vietnam. Un livre fulgurant tissé de violence et d'espoir. A. G.





ENVIE DE LIRE

Em

♥♥♥♥ C'est Louis, gamin des rues, haut comme trois nems, qui a l'idée de mettre le bébé dans une boîte en carton. Une petite fille abandonnée qu'il va nourrir et protéger jusqu'à ce qu'une bonne âme en prenne soin. Ces deux-là vont se perdre, se frôler et se retrouver bien des années après l'opération *Babylift*, organisant le transfert aux États-Unis des orphelins nés de soldats américains avant la débâcle de Saïgon. Quelques années plus tôt, un pilote d'hélicoptère au cœur tendre avait extirpé d'un charnier une adolescente : la mère du bébé... Un fil ténu relie ces destins croisés sur fond de guerre du Vietnam. En 150 pages, Kim Thúy le tisse avec une délicatesse et un sens aigu de l'épure, révélant ça et là un motif lumineux. Et c'est splendide. **I. B.**

Par Kim Thúy, éd. Liana Levi, 155 p., 15 €.

- Avec “Em”, Kim Thúy nous emmène au Vietnam, qu'elle a quitté en 1975 sur un radeau.
- La guerre nous y est dépeinte via le destin d'enfants métis nés de soldats américains.
- Un roman d'une rare intensité.

“Quand on est vulnérable, on est obligé de s'entraider”

Entretien Geneviève Simon

C'est un livre coup de poing. Après *Ru* (2010), *Mân* (2013) et *Vi* (2016), *Em* ★★★★★, le quatrième roman de Kim Thúy, nous plonge dans la guerre du Vietnam pour en extirper la terrifiante horreur autant que l'extraordinaire humanité. Ils sont enfants, orphelins, métis, dans un conflit qui les dépasse. Leur survie tient déjà du miracle quand un avion vient les arracher à leur terre pour les emmener vers des familles d'adoption. Née à Saïgon en 1968, Kim Thúy a fui son pays sur un radeau, en 1975. D'une plume reconnaissable entre toutes, étourdissante d'intensité et de beauté malgré l'horreur de certaines scènes, elle nous conte la guerre du Vietnam à travers un épisode méconnu et longtemps resté tabou: le sauvetage d'enfants nés de soldats américains.

Quel a été votre point de départ ?

Je voulais écrire une histoire d'amour, mais je n'y suis pas arrivée ! Je suis partie du destin d'une orpheline, qui a été adoptée, et de celui d'un garçon, dont on ignore ce qu'il est devenu, mais auquel je voulais rendre hommage. De fil en aiguille, j'ai englobé toute la guerre, pour rappeler que nous sommes faits de cruauté et de méchanceté. Il faut les identifier pour pouvoir les éviter.

“Dans ce livre, la vérité est morcelée, incomplète, inachevée, dans le temps et dans l'espace. Alors, est-elle encore la vérité ?” N'est-ce pas précisément là que se situe le territoire de l'écrivain, de l'artiste ?

Il faut parfois sacrifier toute la ville pour parler d'un arbre qui représente cette ville. Je crois que c'est ça : le plus difficile est d'aller chercher le détail révélateur. J'ai une amie juge qui m'a expliqué que, quand on entre dans une salle où sont présentes toutes les parties, on doit comprendre tout de suite où se joue le pouvoir. Et il n'est jamais là où on pense. J'essaie de faire de même, je pars de détails, comme la sensation, éprouvée par un secouriste qui a récupéré le corps d'un bébé à l'apparence intacte mais aux os brisés en miettes après le crash de l'avion qui l'emmenait aux États-Unis : il a cru tenir un sac de billes.

Plus que des détails, ne sont-ce pas des images qui déclenchent chez vous l'écriture ?

Quand je regarde (*rires*) – quel lapsus ! Quand je raconte, ce sont des images que je tente de rendre. En réalité, j'aurais aimé faire des films. C'était très compliqué pour moi d'écrire sur le massacre parce

que je ne voulais pas décrire l'horreur, ce n'était pas mon but. Comment faire ? J'ai dû attendre que la colère passe, et trouver un rai de lumière quelque part. Ce fut la beauté d'une jeune fille, ses nattes défaits.

Si le livre est bref, il demande du temps pour être lu tant les émotions sont puissantes. Étiez-vous consciente de l'effet qu'il produirait sur le lecteur ?

C'est impossible de l'imaginer. Ma mission dans la vie est de partager la beauté des choses. Comment faire dès lors pour alléger la guerre sans en diminuer le sens ? C'est comme la cuisine moléculaire : une petite boule de crème contient mille saveurs qui explosent en bouche. Et ce souvenir reste.

Cette concision est-elle un héritage de la langue vietnamienne ?

Je crois que oui, parce que la langue vietnamienne est monosyllabique. Elle a un effet direct sur la musicalité de mon français, cette texture demeure en filigrane.

“Les Américains parlent de ‘guerre du Vietnam’, les Vietnamiens, de ‘guerre américaine’. Dans cette différence se trouve peut-être la cause de cette guerre”, écrivez-vous.

Je ne l'avais pas compris, je n'avais pas fait le lien. Quand je parle dans une langue, je ne traduis pas. Puis un jour, en voulant le dire en français, je me suis trompée. Je me suis alors rendu compte de l'importance du point de vue. Il n'y a de reproches à adresser à personne, c'est une réalité brute. Mais je devais la partager.



L'évacuation par avion des bébés, chacun dans une boîte.

Le moment sans doute le plus poignant, mais aussi le plus solidaire, c'est lorsque Louis, lui-même enfant confronté à la misère, recueille un bébé.

Ce moment est un écho à ce que j'ai vécu dans un camp de réfugiés, en Malaisie, après avoir fui le Vietnam. Nous n'avions pas accès à l'eau, malgré la chaleur. À un moment, on nous a donné une boisson gazeuse fraîche. Une seule boisson pour notre groupe de treize personnes. Je savais que je n'étais pas la plus jeune, que mes petits frères avaient aussi soif que moi. La boisson est passée de main en main pendant trois tours : personne n'en prenait, on ne

faisait qu'effleurer la paille, sans qu'il y ait eu de consigne. On savait qu'on partageait tous le même désir, le même manque. Quand tu es pauvre, tu es obligé de vivre ensemble, sinon ta vulnérabilité va te tuer. C'est à ce moment-là que j'ai compris ce qu'est être dans la vulnérabilité extrême.

“Lorsque son regard s'est enfoncé dans celui de Tâm, le conflit en lui, entre l'homme et le soldat, s'est tu.”

Extrait d'“Em”.

Entre les hommes, un regard peut suffire à dépasser le conflit, montrez-vous.

J'ai entendu le témoignage d'un soldat qui avait été capturé et détenu prisonnier dans la jungle pendant des années : il s'était lié avec ceux qui le retenaient. C'est inévitable parce que nous sommes humains et complexes. La pandémie m'a également influencée. “Em”, c'est l'homonyme d'“aime”, à l'impératif : on doit s'aimer. Si on ne travaille pas ensemble, collectivement, on va perdre.

Un des vos livres fétiches est “À propos de courage” de Tim O'Brien. En quoi ce roman, qui parle de la guerre du Vietnam, est-il important pour vous, et peut-être pour votre travail ?

Ce livre m'a habitée, il m'a enseigné qu'il fallait trouver la beauté en toute situation. Tim O'Brien y décrit notamment une patrouille de soldats quand l'un des leurs marche sur une mine. Lui-même l'a vécu au Vietnam : il sait que le soldat va être déshabillé mais ses yeux ne peuvent s'empêcher de contempler, pendant une fraction de seconde, ce corps projeté dans les airs, comme un ange en apesanteur. On doit se donner le droit de regarder la beauté à l'intérieur de l'horreur, parce que c'est la seule chose qui nous permet de nous relever, sinon on meurt. Tim O'Brien m'a donné la licence de voir la beauté.

→ Kim Thúy, “Em”, Liana Levi, 158 pp., 15 €, version numérique 12 €



LIANA LEVI

“Dans un livre, on doit donner la fin de l'histoire.
Mais je me suis donné la liberté de montrer
que des personnages sont parfois juste là, sans destination.”

“Tant de nuits où j'ai pleuré”

Comment avez-vous travaillé? D'importantes recherches ont-elles été nécessaires?

Oui, parce que j'en connaissais très peu, mais suffisamment pour savoir où creuser en espérant trouver quelque chose. C'est la différence entre moi et une Québécoise pure laine: je savais vers où avancer, et souvent je trouvais. J'avais entendu parler de l'opération *Babylift*, qui s'est déroulée en avril 1975, et je voulais écrire sur ce sauvetage d'enfants métis nés de pères américains vers les États-Unis. Quand j'ai vu la photo de cette petite fille dans sa boîte, j'ai compris que je pouvais combiner les deux histoires. Sans imaginer ce que j'allais découvrir par ailleurs: le crash du premier avion emmenant les enfants en Amérique, le témoignage du soldat qui dit qu'en soulevant le bébé il a eu la sensation que c'était un sac de billes – j'ai encore des frissons en en parlant. Il y a eu tant de nuits où j'ai pleuré pendant ces recherches, à cause de ce que je découvrais mais aussi parce que j'étais fâchée contre moi-même: j'avais cru aux messages officiels, j'étais même reconnaissante envers les États-Unis d'avoir sauvé ces enfants.

8744 000

Militaires

ont participé à la guerre qui a eu lieu entre les États-Unis, le nord du Vietnam et le sud du Vietnam.

Comment l'expliquez-vous?

Il y a une part de naïveté, et de paresse: vous acceptez le message le plus facilement accessible. Et puis je découvre dans un documentaire le récit d'un des maîtres d'œuvre de l'opération *Babylift*: il avoue que leur but premier n'était pas de sauver des enfants métis, mais de monter une opération de communication, c'était d'abord une opportunité de prendre de belles photos! À un moment, il avoue: pourquoi s'occuperait-on des “children of dust” (enfants de poussière)? Et là je comprends, parce que l'expression “poussière de vie” n'existe qu'en vietnamien. L'entendre de sa bouche a été dévastateur. Je ne dis pas que ces enfants n'ont pas eu une belle vie aux États-Unis, la question n'est pas là.

À vous lire, on a l'impression qu'on est loin de connaître tous les aspects de cette guerre.

Il y a une chose que je n'ai pas pu raconter dans *Em*: un soldat, arrivé nouvellement dans un camp militaire, découvre que sur certains lits du dortoir pendent des fils sur lesquels sont accrochées des oreilles séchées. C'était leur pratique: couper les oreilles pour les enfiler. Je voulais raconter cela, mais j'aurais aussi voulu dire que ces garçons n'avaient pas été élevés dans l'idée, un jour, de couper les oreilles de leurs ennemis. C'est la faute de ceux qui ont parachuté des enfants de dix-huit ans dans une jungle hostile, un pays étranger, un terrain miné. Ce n'était que leur façon de répondre à la peur qui les habitait à chaque instant, à l'effroi, à la terreur. Ces centaines de milliers de soldats n'étaient que des pions dans une guerre qui a été décidée par quelques-uns. Si j'en trouve le moyen, peut-être que je le raconterai dans un autre livre.

G.S.



KIM THÚY
EM

Liana Levi
160 p., 15 €

TERRE DE LARMES

En rassemblant des fragments de vies éparpillés par la guerre, Kim Thúy recompose tout un pan tourmenté de l'histoire du Vietnam dans un roman court et intense.

Le roman s'ouvre sur des larmes, celles des arbres: les larmes d'hévéas, l'or blanc, que la France a fait venir de l'Amazonie au Vietnam pour entrer dans la course au caoutchouc. Une première violence puisqu'il a fallu arracher des forêts de bambous pour créer ces plantations: pour la France, le Vietnam était considéré «comme une zone d'exploitation économique plutôt que comme une colonie de peuplement». Mais la

**LA COLÈRE SOURD DÉJÀ,
LA TERRE N'EST PAS LA
SEULE TYRANNISÉE ET LES
HOMMES SE REBELLENT.**

colère sourd déjà, la terre n'est pas la seule tyrannisée et les hommes se rebellent. Quelle folie de

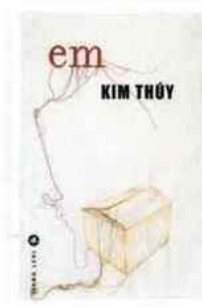
croire que le Vietnam se laisserait faire! En dépit de l'adversité, de la haine, une histoire d'amour fleurit entre Mai, la coolie, et Alexandre, le propriétaire. Ils donnent naissance à Tâm, «le cœur», «une fleur fanée dès l'enfance», marquée par la perte, l'ar-

rachement brutal qui touchera tous les personnages de ce roman. Arrive ensuite la «guerre du Vietnam» ou «la guerre américaine», selon les points de vue. Car les mots ont leur importance pour Thúy: titres gracieux sur les couvertures de ses romans ou au début de chaque chapitre, elle mêle le vietnamien et le français, les noms communs ou les prénoms, enfants métis de deux cultures comme Louis et Em Hong qui prennent le relais du récit. Nés des brèves étreintes entre Vietnamiennes et soldats américains dans les bars de Saïgon, ils errent dans les rues de la ville jusqu'à l'arrivée des communistes qui marquent pour eux un autre départ. Rien n'est permanent, il faut avancer, se relier. Car c'est une histoire de rencontres aussi. Les blessures ne sont pas encore cicatrisées, le Nord et le Sud ne sont pas encore réconciliés, mais des rencontres naît la lumière. Vers la fin, Kim Thúy laisse partir son histoire pour ne citer que quelques faits historiques, laissant les larmes couler vers la mer. ▶ PAR LAURA

PICRO LIBRAIRIE L'ARBRE À LETTRES (PARIS 12^e)



© Valérian Mazaud Editions Liana Levi



◀ LU & CONSEILLÉ PAR
M. Ferragu
Lib. Le Passeur de l'Isle
(L'Isle-sur-la-Sorgue)
O. Gallais
La Librairie Idéale
(Paris)
L. Baillie
Lib. Aux lettres de
mon moulin (Nîmes)
N. Claudel
Lib. La Compagnie des
livres (Vernon)



RÉCIT

Em, traces d'un Vietnam déchiré

Kim Thuy a quitté le Vietnam en 1975. Ce qu'elle nous en raconte dans ce livre d'apparence modeste est pourtant d'une justesse et d'une force rares.

Le sort funeste infligé au Vietnam est-il vraiment sorti de nos mémoires ? Depuis les mauvais traitements des colons d'Indochine envers les travailleurs locaux, considérés comme des esclaves, jusqu'aux ravages provoqués par les guerres menées par la France, puis par les États-Unis, au nom d'une vaine lutte contre la menace communiste, en Asie.

Une ronde, d'un personnage à un autre

Cet oubli, Kim Thuy, qui vit maintenant au Québec, ne veut pas l'accepter. Et bien que convaincue que « jamais (son) imagination n'arriverait à concevoir toute la réalité », elle a choisi la fiction pour combler les lacunes de notre mémoire collective.

Si les horreurs systémiques de la guerre ne font aucun doute à ses yeux, elle prend soin cependant d'éviter toute forme de manichéisme. C'est ce qui frappe d'abord à la lecture de ce texte bouleversant. Plus qu'un roman, à proprement parler, il adopte



Kim Thuy. Photo Valerian MAZATAUD

la forme d'une ronde, passant d'un personnage à l'autre, d'une séquence de vie à une autre, avec des chapitres délibérément brefs, excédents rarement la double page.

Une émotion, une trace

Tout commence par l'improbable histoire d'amour entre Alexandre, menant la vie dure aux six milles coolies vietnamiens de son exploitation de caoutchouc, et la jeune Mai, qui aurait pu n'être qu'une parmi ces ouvriers en haillons. Mais « elle savait que les élans du cœur peu-

vent aveugler plus que ne le ferait le soleil de midi, sans préavis ni logique ». Plus loin, il est question de ce pilote d'hélicoptère qui sauve une jeune fille écrasée sous un tas de cadavres massacrés par ses compatriotes en armes, à My Mai. Plus loin encore, c'est un gamin des rues qui s'invente une nouvelle vie en Amérique.

Ils ont vécu le pire mais jamais désespéré du meilleur

Ces personnages et bien d'autres disparaissent presque aussi vite qu'ils sont apparus, mais nous apportent tous une émotion et une trace, comme un souvenir qu'on voudrait ne pas laisser s'effacer. Kim Thuy nous les présente, sans artifice formel, mais avec une touchante simplicité, de telle manière qu'on a envie de leur tendre la main, bien qu'elle nous les fasse vite perdre de vue. Leur constante, c'est probablement qu'ils ont vécu le pire, mais qu'ils n'ont jamais désespéré du meilleur. C'est ce souffle de rédemption que l'on retient finalement de ce livre magnifique qui n'est petit que par le format.

Stéphane BUGAT

Em, de Kim Thuy. Éditions Liana Levi, 15 €.



ÉDITIONS

« em » : le Vietnam au cœur

« em », ou comment faire des traces d'un Vietnam déchiré, un éloquent cri d'espoir.

La chronique
de Stéphane Bugat

Note : 5/5

Le flot de l'actualité nous a peut-être fait oublier les malheurs infligés au peuple vietnamien. Ce n'est pas le cas pour Kim Thúy. Elle a quitté ce pays en 1978, boat people comme tant de ses compatriotes, alors qu'elle avait à peine dix ans. Elle vit aujourd'hui au Québec, où elle exerce la profession d'avocate, parmi bien d'autres activités. Et il n'y a rien de surprenant à ce qu'elle ait eu envie d'écrire sur sa terre d'origine. Ce pays qui a connu une colonisation des plus rudes, avant d'être transformé en zone de guerre, par la France, puis par les États-Unis, au prétexte de faire obstacle à la poussée communiste en Asie. Pour le résultat que l'on sait.

C'est tout cela que l'on retrouve dans « em » (publié outre-Atlantique en 2013), mais avec une forme singulière. Car il ne s'agit ni d'un roman, au sens classique du terme, ni d'un document, supposé réaliste. Imaginez plutôt une succession de textes courts (rarement plus de deux pages) nous conduisant sur les traces de personnages, tous différents mais non sans liens, ne serait-ce que parce qu'ils vivent, chacun à leur manière, les affres du Vietnam d'alors. Des personnages qui ont surtout en commun de faire face à



L'autrice Kim Thúy. Photo Valerian Mazataud

une adversité se traduisant de bien des manières, sans jamais perdre espoir de jours meilleurs.

Tout commence avec Mai, qui aurait dû être une coolie parmi les autres mais qui accepte pourtant d'épouser Alexandre, le patron de la plantation de caoutchouc, quitte à trahir ceux qui attendaient d'elle qu'elle s'en prenne à lui pour les venger. Voici ensuite la jeune Tâm, sauvée du massacre de My Lai par un pilote d'hélicoptère américain. Puis Louis, gamin des rues de Saïgon qui, à force de débrouillardise refait sa vie aux États-Unis. Et bien d'autres que l'on se prend aussi à admirer parce qu'ils ne se laissent jamais aller à baisser les bras. Car ce qui donne une force exceptionnelle à ces parcelles de

réécits, c'est que même lorsqu'elles partent des situations les plus tragiques, elles laissent toujours une

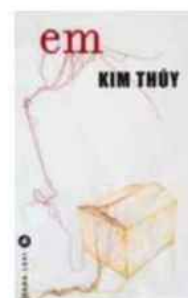
« Toute balle qui tue un ennemi en crée au moins un autre. »

place à une possible rédemption. Pour nous raconter cela, Kim Thúy esquisse chaque destin avec une simplicité qui s'avère souvent bouleversante. « Toute balle qui tue un ennemi en crée au moins un autre », écrit-elle. « Peu importe la personne touchée ». On peut évidemment lire

« em » comme un ardent réquisitoire contre la guerre. Mais c'est plus que cela, puisqu'on le lit finalement comme un admirable hymne à la vie.

« em »

De Kim Thúy. Éditions Liana Levi. 15 €.





L'endroit et l'envers de la nature humaine

« **em** ». Kim Thuy. Liana Levi.
 160 pages. 15 euros.

« *C'est une vérité morcelée, incomplète, inachevée dans le temps et l'espace* ». De ce kaléidoscope surgit le calvaire d'un peuple à travers quelques destinées exemplaires.

En chapitres nés d'un souffle, Kim Thuy raconte la tragédie d'un pays. Voici les plantations d'hévéa de l'Indochine, gisement de l'or blanc du latex cueilli par la main-d'œuvre indistincte des coolies. L'amour inattendu entre Mai et Alexandre se jouant de la politique, naîtra dans ce décor. Le temps de la naissance de Tam, l'ex colonie française plonge

dans une autre guerre, « du Vietnam » selon les uns, « de l'Amérique » pour les autres. L'on traverse alors l'effroi du napalm, l'agent orange qui ronge toujours les corps quatre générations plus tard et le massacre de May Lai. Des enfants sauvés apprendront la résilience loin du pays de leurs pères tandis que le Vietnam se déchire toujours.

Même au plus dramatique, l'écrivain préserve la grâce. Le contraste cisaille à chaque page de ce roman où Kim Thuy, l'ex boat people devenue Canadienne, rend leur passé aux enfants échappés des enfers.



F.B. Kim Thuy.

PHOTO : VALERIAN MAZATAUD